LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'INSTITUTION DÉPARTEMENTALE GABRIEL PRÉVOST

M. V.

NUMÉRO 48 PARAISSANT TRIMESTRIELLEMENT JUIN 1956

PRÉSIDENT : **R. CHABRIER**, 6, rue Albert-Malet - Paris (12e)

Les réunions mensuelles sont rétablies. Une affiche de nos activités sera apposée sur une vitre de notre salle, 6, rue de Louvois - Paris (2e)

SIÈGE SOCIAL : 6, rue de Louvois - Paris (2e) - C.C.P. : 1844-02 Paris

Mlle Cadoux, Assistante sociale de l'Association, assure une permanence au Siège, 6, rue de Louvois, les Jeudis, de 18 h. 30 à 20 heures (Ecrire à cette adresse en cas de nécessité).

PAUL ROBIN - PAUL GUILHOT - CHARLES DELON

« LES FONDATEURS DE CEMPUIS »

C'est avec cet article que nous empruntons au livre " Cempuis " de Gabriel Giroud, ancien élève, instituteur et gendre de Paul Robin, que commencera l'histoire de Cempuis.

M. Paul Robin est né à Toulon, le 3 avril 1837 ; il a fait ses études aux lycées de Bordeaux et de Brest. Après avoir été quelque temps élève pharmacien de la marine, et pendant deux années maître d'études aux lycées de Rennes et de Brest, il est admis en 1858 à l'Ecole normale supérieure ; il en sort en 1861 et enseigne les sciences physiques et naturelles aux lycées de la Roche-sur-Yon (alors Napoléon Vendée) et de Brest. Merveilleusement doué, M. Paul Robin a vite fait de dégager sa voie ; tout jeune, il perçoit nettement ce qui est, pour lui, la vérité pédagogique. Il n'a plus dès lors d'autre but dans sa vie ; mettre cette vérité en lumière et lui donner la consécration de l'expérience. Il se voue à cette œuvre avec son âme ardente d'apôtre ; il s'y consacre tout entier.

Il veut, pour chacun, quelles que soient les circonstances où le hasard l'a fait naître, le droit de développer le plus complètement possible toutes ses facultés physiques et intellectuelles. Il commence par se faire " intégral " et il y arrive dans le sens presque absolu du mot. C'est un cerveau encyclopédique, un ouvrier d'une étonnante habileté manuelle et un artiste.

Il a, au plus haut degré, les qualités du pédagogue, peut-être bien parce qu'il possède celle qui engendre toutes les autres : un profond amour de l'enfance. Et au service de tout cela, il peut mettre une rare volonté et cet instinct de combativité défensive qui fait que rien ne vous décourage et qu'on triomphe de tous les obstacles.

A Brest, Paul Robin tente l'organisation populaire supérieure ; il introduit au lycée les excursions scolaires. Mais ces initiatives intelligentes sont entravées par l'autorité officielle ; aussi, en 1865, s'accommodant mal du régime impérial, il demande et obtient un congé illimité. Il se fixe à Bruxelles et y vit très modestement de leçons privées. Citons, parmi les élèves d'élite qu'il a formés, MM. P. et L. Errera, tous deux professeurs distingués de l'Université libre de Bruxelles. En 1868, il prend une part active au Congrès de Bruxelles, qui a porté à son ordre du jour la question de l'éducation intégrale ; il y présente, au nom de la Section bruxelloise, un remarquable rapport.

Il fonde " le Soir ", journal d'enseignement populaire supérieur, donne des leçons publiques et gratuites de musique, de botanique et d'astronomie. Il travaille beaucoup cette dernière science et élabore un projet d'observatoire populaire.

En février 1868, il se marie ; en avril 1869 éclatent au pays de Liége et du Borinage des grèves qui ne tardent pas à devenir sanglantes. Des protestations s'élèvent de toutes part, Paul Robin participe à certaines manifestations, oubliant qu'il est Français ; le gouvernement belge lui signifie un arrêté d'expulsion.

Il se rend à Genève, où il entretient sa jeune famille en faisant de la peinture sur émail. C'est en Suisse qu'il fait la connaissance de Michel Bakounine, avec qui il entretient les meilleurs rapports, et de Alexandre Herzen. En février 1870, il arrive à Paris, il est secrétaire du Conseil Fédéral de l'Association Internationale. Accusé de faire partie d'une société secrète, il est incarcéré à Sainte-Pélagie, puis transféré à la prison de Beauvais. Libéré le 5 septembre 1870, Paul Robin part se réfugier à Londres, où il se fixe dès lors jusqu'en 1879.

Pendant son exil, il collabore au Dictionnaire pédagogique de F. Buisson. En 1879, ce dernier l'appelle en France et le fait nommer inspecteur primaire à Blois. En 1880, il allait être nommé à la direction d'une des écoles primaires supérieures de Paris ou d'une école professionnelle, lorsque, par l'intermédiaire de F. Buisson et de M. A. Rey, alors conseiller municipal de Paris, il put visiter Cempuis ; l'occasion lui était enfin offerte de réaliser son rêve. Le 16 décembre de cette même année, il est nommé directeur de l'Orphelinat Prévost. A M. Carriot, directeur de l'Enseignement primaire de la Seine, qui s'étonnait de le voir accepter un poste " aussi humble ", il répondit : " Accordez-moi en liberté ce qui manque en majesté ".

Tout est à faire, tout est à créer. Il se met au travail sans tarder ; quinze jours après son arrivée, il a déjà installé des ateliers mettant entre les mains des enfants ses propres outils ; ses livres, ses collections forment le premier fonds de la bibliothèque et le commencement du musée. Pendant quatorze années, il dépense sans compter sa science, son infatigable énergie, il donne le meilleur de lui-même à édifier pierre à pierre l'œuvre but de sa vie.

En août 1894, il dut quitter Cempuis ; libre, Paul Robin reprendra immédiatement la lutte en faveur de ses idées, lutte qu'il mènera jusqu'à la fin de sa vie.

Paul Guilhot est né à Toulouse, le 14 novembre 1846. De bonne heure, il s'adonne à l'enseignement avec passion. Pendant plusieurs années, il se charge, à titre absolument gracieux, d'enseigner la musique aux élèves de l'école annexe et de l'Ecole normale de Toulouse. Il institue en même temps dans cette ville des cours publics de diction, de musique, de mnémotechnie, de comptabilité. A plusieurs reprises, le Conseil municipal de Toulouse, à la suite de rapports très élogieux, lui vote de flatteuses félicitations. En 1878, M. Guilhot se fixe à Paris, où il vit de répétitions et de préceptorat ; il fonde à Montmartre des cours publics de musique Galin-Paris-Chevé qui eurent le plus grand succès ; c'est un des meilleurs professeurs de l'Association polytechnique. A la fin de l'année 1881, M. Guilhot fait, d'une manière toute fortuite, la connaissance de M. Robin. Celui-ci ne tarde pas à découvrir en lui une vive intelligence, un esprit large, ouvert aux procédés nouveaux d'éducation.

M. Guilhot arrive à Cempuis en 1882 et y apporte son entrain méridional, sa gaieté débordante, son enthousiasme pour les nouveautés. Pendant treize années, il est le fidèle collaborateur de M. Robin. Avec un rare dévouement, il l'aide de toute son énergie et de tous ses moyens. Excellent pédagogue, nul mieux que lui ne transmet ses connaissances aux élèves ; rares sont les professeurs qui savent enseigner avec un tel talent. Sa parole chaude et convaincante était fort appréciée des auditeurs des conférences pédagogiques instituées à Cempuis.

D'une grande bonté, d'une modestie plus grande encore, M. Guilhot laisse un impérissable souvenir dans le cœur de ses élèves et de tous ceux qui ont eu des relations avec lui. En 1884, il fut délégué à l'exposition de Londres par le Conseil général de la Seine.

M. Guilhot influa beaucoup sur la propagation de la méthode modale de musique ; il fit sur ce sujet en Belgique, en Suisse, en France, de nombreuses conférences. Il a écrit une quantité d'articles de pédagogie musicale dans le galiniste et dans la " Réforme musicale ". C'est lui, en collaboration avec M. Bonnet, professeur à Paris, qui est l'auteur de la plupart des livres d'enseignement musical publiés par l'Association galiniste.

Après le départ de M. Robin, M. Guilhot et M. Delon restèrent encore à l'Orphelinat Prévost environ deux ans, dans l'intention de maintenir la tradition pédagogique qui faisait la raison d'être de Cempuis, et ils y sont arrivés dans la mesure du possible.

Charles Delon est né à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine) le 23 février 1839. Ses parents, le destinant à la prêtrise, lui font faire ses études au séminaire.

D'une intelligence supérieure, M. Delon étonne ses maîtres par l'indépendance de son esprit ; il se livre aux études scientifiques et seul, tout jeune encore, par l'observation et la réflexion, il parvient à se débarrasser non sans crise, non sans que sa santé en souffre, de la foi très vive que lui avait donnée l'enseignement religieux.

En 1855, à seize ans, il est reçu bachelier ; à vingt ans, il est licencié ès sciences. Comme tant d'autres, il peut prétendre à une situation officielle ; mais il refuse de prêter serment à l'Empire et se voue au professorat libre et aux études pédagogiques.

C'est en 1892 seulement qu'il vint se fixer à Cempuis ; mais depuis longtemps déjà, il y était connu et apprécié. Plusieurs fois, il y résida quelques jours. La plupart de ses excellents livres étaient entre les mains des élèves ou occupaient une place d'honneur dans la bibliothèque. Dès l'origine, on prit pour guide dans l'enseignement des petites classes, son merveilleux ouvrage sur la méthode Frœbel.

En 1892, 1893, 1894, M. Delon prit une part très active aux sessions pédagogiques instituées à Cempuis ; c'était le conférencier aimé des éducateurs venus là pour s'instruire.

Paul Robin avait projeté de compléter Cempuis par une sorte d'école normale où se seraient formés les maîtres de l'enseignement nouveau, choisis en grande partie parmi ses anciens élèves. M. Ch. Delon devait en être l'instructeur, le directeur. Malheureusement, le départ de M. Robin empêcha la réalisation de cette idée.

M. Delon collabora aux publications de l'établissement, rédigea la plus grande partie du compte rendu des sessions, mais surtout dirigea l'instruction du personnel des classes enfantines et maternelles, et donna aux élèves des leçons d'histoire... d'histoire telle qu'on la comprenait à Cempuis. Ses ouvrages sont très nombreux et de premier ordre. Voici les principaux : La leçon de choses ; Les paysans, histoire d'un village (imprimé à l'Orphelinat Prévost en 1888) ; Les peuples de la terre ; Lectures expliquées ; Idylles enfantines ; Ma petite sœur Naïk, etc.

Ch. Delon a collaboré en outre à de nombreuses publications pédagogiques, notamment au Manuel Général de l'Enseignement Primaire, à la tribune des Instituteurs.

A suivre : La coéducation des sexes.

NOS ARTISTES PEINTRES DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

Une invitation à me rendre au vernissage de l'exposition du peintre R.W. Thomas le 2 décembre 1955 à la Galerie Guénégaud fit que, ce jour-là, je me retrouvais face à un garçon que je n'avais pas revu depuis des années.

La figure bien ronde, de larges épaules, un gars solide coiffé du grand béret des peintres, un bon sourire, voilà notre camarade R. Thomas, ancien élève de Cempuis de deux ans mon cadet.

Tout en visitant sa magnifique exposition je me rappelais que vingt-cinq ans auparavant, je me trouvais, en compagnie de notre ami Reisser, dans l'Atelier d'un autre peintre de grand talent, un Cempuisien, aujourd'hui âgé de 76 ans : Paul Eschbach. Je pensais que tous les anciens auraient beaucoup de plaisir à lire, dans notre petit journal, un article réservé aux artistes peintres de la famille Cempuisienne.

A vrai dire, j'eus beaucoup de mal à obtenir quelques documents relatant les activités artistiques de nos amis. Les artistes n'aiment pas que l'on parle d'eux.

Paul Eschbach, que j'étais allé voir dans son atelier pour le questionner et parler de lui, avait préféré engager la conversation sur Cempuis, mais la patience et la persuasion l'ont emporté et j'obtenais la notice biographique que je me réjouis de vous communiquer.

Paul Eschbach est né à Paris en 1881. Il entra à Cempuis en 1892. C'est Mlle Hubert, professeur de dessin à Cempuis qui, en 1897, le fait entrer à l'Ecole des Beaux-Arts de Lille où il est l'élève de Pharaon de Winter ; en 1901 il entre dans l'atelier de Jean-Paul Laurens, ce peintre fécond et savant des grandes pages de notre histoire de France.

Eschbach, malgré tout le fruit qu'il a tiré des leçons d'un tel maître, a su éviter le danger de la solennelle peinture d'histoire, de cet art si redoutable dans lequel, trompés par l'enseignement suranné, incomplet et conventionnel de l'Ecole, sombrent trop souvent de jeunes et vigoureux talents. L'artiste avait compris que seule l'émotion est source de vérité et que la nature, l'éternelle leçon, en contient plus dans sa réalité vivante que les plus hautes allégories ou abstractions de l'esthétique.

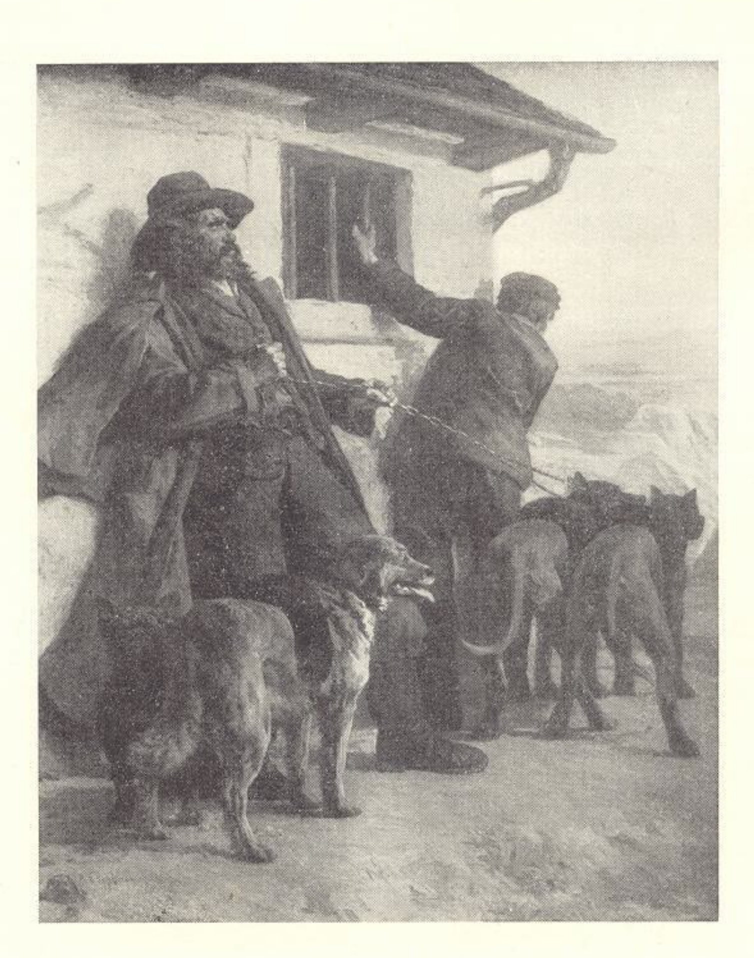


Une histoire vécue

Et Eschbach, abandonnant la voie périlleuse qu'il avait un moment suivie, revient à un art sain, à une couleur sobre, à un dessin serré. Il y aura bientôt chez lui tant de probité dans la composition, un réalisme si mesuré dans le choix des sujets, que la critique unanime l'apparentera au maître lillois, Pharaon de Winter.

Et c'est bien, en effet, de ce peintre que procède Paul Eschbach. Il en a le culte de la sincérité, l'amour de la vie simple, le respect de «l'histoire vécue». Eschbach lui-même reconnaît généreusement cette filiation.

Au lendemain de son succès au Salon de 1920, où il obtenait la Médaille d'Or, avec son tableau intitulé : « Une histoire vécue », il nous écrivait : « Il est inutile que je vous dise tout le bien que l'on peut penser de la valeur de Pharaon de Winter, comme artiste, comme professeur et comme homme. Aussi je vous prie de vouloir bien associer M. de Winter au succès que j'ai pu remporter ».



Contrebandiers aux aguets

De telles préoccupations, trop rares, hélas ! honorent à la fois les deux artistes. N'est-ce pas là encore un des plus beaux effets de la sincérité ?

Grand travailleur, Paul Eschbach pouvait et devait être paysagiste. Pour traduire non seulement les jeux infinis de la lumière, mais encore ressentir leur plus intime expression morale, l'artiste n'apportait-il pas sa fraîcheur d'âme, son culte de la vérité? Rebelle à toute doctrine qui pût porter atteinte à son entendement de la liberté, il est allé à la nature en vrai peintre-naturiste.

Où qu'il les ait peintes, en Bourgogne ou en Lyonnais, en Normandie ou sur la Côte-d'Azur, ses études affirment ce que peuvent susciter de ressources chez un artiste la volonté et la tranquille sûreté d'un pinceau habitué dès longtemps à toutes les disciplines traditionnelles.

Fernand BEAUCAMP.

PAUL ESCHBACH ET R.-W. THOMAS

Eschbach expose au Salon des Artistes-Français, depuis 1904. En 1907, il obtient une troisième médaille, avec une toile de genre : « Après la partie » (Musée de Cambrai). En 1909, il remporte le prix Chenavard, à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

En 1910, le département de la Seine lui achète à l'Exposition des Artistes de Paris un « Effet de lune ».

En 1913, le Prix Poirson (4.500 fr.) lui est décerné par le Conseil Supérieur des Beaux-Arts, pour sa « Prière à Notre-Dame-des-Flots ».

En 1920, Eschbach obtient une Médaille d'Or, au Salon des Artistes Français, avec le tableau « Histoire vécue », acquis par la Ville de Paris, pour le Petit Palais.

Depuis, il expose régulièrement au Salon.

Voilà une vie d'artiste peintre, bien établie, que le travail et la ténacité ont récompensé. Paul Eschbach tient à souligner aux jeunes, qu'il ne faut jamais désespérer, que le travail bien fait est toujours apprécié et honoré, que le sort de chacun dépend de la ténacité et du courage. C'est vrai, cher ami, un autre cempuisien, artiste peintre de grand talent, R.W. Thomas, a eu raison des difficultés qui ont surgi tout au long des années d'études grâce à sa foi en son travail et à son courage. Aujourd'hui, il dirige la Galerie Guénégaud, très secondé par sa charmante femme qui fait preuve de qualités incomparables. Certaine du talent de son mari, toujours à ses côtés pour l'encourager, elle a droit à présent à une part des succès de notre ami Thomas.

Ces succès sont grands, lisez plutôt des extraits de presse, ils vous parleront encore mieux de la véritable personnalité de Thomas.



L'Arlequin

LE MONDE

Le dessin de R.W. THOMAS est délicat : il saisit le paysage dans des réseaux souples, aux accents veloutés, qui conviennent au charme de l'Ile-de-France. Les horizons fondus de ses tableaux évoquent un Midi de fjords et de campagne nostalgiques, mais la couleur n'est pas aussi ardente que les accents du dessin.

C. de R.

ARTS

R.W. THOMAS, peintre du paysage humblement sentimental, THOMAS allie dans une technique habile le jeu des glacis des surfaces lisses et d'un trait aux accents incisifs. Sans tomber dans la peinture naïve qu'il frise parfois, il donne à ses paysages parisiens et bretons un caractère délicatement irréel qui n'exclut pas le sentiment d'une tristesse sourde.



Marine

L'ACTUALITÉ ARTISTIQUE INTERNATIONALE

THOMAS a l'œil flamand je veux dire qu'il a ce regard analytique des peintres flamands et qu'il sait fondre une masse de détails dans un ensemble homogène. Aussi ses tableaux acquièrent-ils à la fois un cachet antique et poétique qui leur est propre.

LE PROVENÇAL

Lorsque THOMAS, maître de glacis solidement peints s'attaque à un paysage parisien par exemple, la pointe de la Cité, il élargit, il étire les deux bras du fleuve. Son ampleur sans souci des reflets des maisons, devient aquatiquement tyrannique. Une amplitude plastique transmet une vision généreuse où le graphisme de ses nus a de la couleur.

LE FIGARO

R.W. THOMAS présente actuellement un bel ensemble d'œuvres à la Galerie Guénégaud. Organisée sous le patronage de M. Jacques FERON, président du conseil municipal, cette manifestation fait connaître à la capitale un des artistes les plus intéressants de l'Ile-de-France.

THOMAS réside à Château-Landon, et prend pour sujets de ses tableaux des paysages rudes et nus, simples et fermes, dont beaucoup de la forêt de Fontainebleau. Il les traite avec une minutie de travail très sensible, sachant par-delà le détail juste, donner une idée plastique de la beauté et de l'ampleur de cette nature puissante et séduisante. Quelques délicats feuillages mettent leur note légère et transparente dans l'âpreté du rocher, et les tons fins, discrets, qui jouent comme un camaïeu accentuent par leurs accords la noblesse de l'interprétation.

Il montre également des natures mortes d'une imitation fidèle, où se retrouvent les qualités artistiques relevées dans les autres œuvres.

R. V.

JOURNAL DES AMATEURS D'ART

R.W. THOMAS. Voici un excellent peintre qui n'a qu'un défaut, celui d'être trop modeste. Il y a longtemps que nous avions remarqué ses paysages d'une délicatesse de tons, d'une intensité de sentiment, vraiment exceptionnelle. Quel exemple de discrétion, de distinction dans le dessin.

H. H.

Je ne voudrais pas quitter nos deux amis sans leur dire combien nous touchent tous ces compliments, à eux décernés pour l'ensemble de leurs œuvres et leur affirmer notre fierté de les compter parmi la Grande Famille Cempuisienne.

UNE FOIS DE PLUS

Après avoir été reçue en délégation à l'Hôtel de Ville, notre société donnait, le soir, son concert annuel suivi de bal de nuit dans les salons de la mairie du 5e arrondissement. En pénétrant dans le hall, j'aperçois notre ami Dibusz qui se trouve au pied de l'escalier d'honneur avec sa petite boîte qu'il espère voir déborder. Montons l'escalier avec nos billets en main et nous trouvons notre camarade Césaire Angelvin qui, depuis des années, se charge du contrôle. Pas de resquilleurs avec lui.

« Demandez le programme. » — Tu m'en prends un, dis ? — Les miens sont mieux », annoncent toutes nos camarades chargées de la vente du programme des réjouissances. Il est 20 h 50' et déjà une centaine de personnes se trouve là et discute, probablement de Cempuis. Tout le dispositif est en place, chaque membre du comité a son travail bien défini. Notre président ne tient pas en place, il va, vient, retourne, serre des mains, donne des bonjours par petits signes, place ces Messieurs venus honorer de leur présence notre fête. Parmi ces personnalités, nous remarquons : Mme Barjon, M. Salles, conseillers municipaux et conseillers généraux de la Seine ; M. Roger, représentant ; M. le Directeur des services sociaux et médicaux de la Seine.

Nos jeunes camarades sont déjà sur le podium ; M. Aubertin s'assure si toutes les partitions sont bien distribuées et si tous ses petits artistes sont « fin » prêts pour l'audition.

Notre ami Chaussard, venu spécialement de province, est nommé speaker. Il annonce, en premier, la fanfare de Cempuis. Trois morceaux de choix sont exécutés sous la direction de leur chef M. Aubertin. Avez-vous remarqué les bugles ? Que des filles ! M. Rambert, président de la Sirène de Paris, me disait, après le concert : « L'audition de la fanfare m'a fait passer un bon moment. — C'était bien joué, il y a des éléments à suivre dans cette formation ». Je suis en mesure de vous dire, mes petits amis, que la Sirène de Paris ouvre ses portes, et toutes grandes, aux anciens de la fanfare de Cempuis. Allez-y et vous ne regretterez pas. Tenez compte que ces petits artistes avaient joué l'après-midi à l'Hôtel-de-Ville et vous serez fixés sur les possibilités de leur talent. Félicitations à leur chef.

Les enfants de l'O.P. ne s'en tiennent pas là ; René nous annonce un conte symphonique pour enfants (« Pierre et le loup », de Serge Prokofief), interprété par nos benjamins. Bravo, les enfants. Tout était en place, aucune hésitation, ça coulait très bien, la rythmique et l'humour de la mélodie étaient là. J'ai regretté que ce soit déjà terminé. Un vrai dessin animé, que vous avez réalisé là.

Vient ensuite un numéro d'harmonica très apprécié : le trio Marny. Remercions-le de son gracieux concours. L'illusionniste Max Léor monte sur scène et, prenant des élèves de Cempuis comme assistants, nous fait des tours de son cru. Nos camarades avides de savoir « le truc » regardent de tous leurs yeux. Ils n'ont rien compris et les spectateurs non plus. J'ai essayé le « coup de la glace » ! La maison est maintenant pleine de courants d'air... Je croyais pourtant avoir saisi l'astuce !

Le ventriloque nous a bien fait rire avec son petit Toto. Les enfants n'en perdaient pas une bouchée, Toto leur a plu. Demandez plutôt à Vivi, le fils de notre président. N'est-ce pas que c'était un bon numéro ? Voici maintenant les comiques burlesques : Tristus et Bellissard. Très bien, ces « 2 musicaux », leur rapidité et leur dynamisme donnaient vraiment une grande classe à ce numéro. Le monocorde et la scie musicale, classiques dans ces cas-là, étaient rehaussés par des gags bien choisis. J'ai bien aimé la croix sur la puce écrasée au marteau à devant. Et le concert se terminait là.

Les musiciens et l'orchestre s'installent, les fauteuils et bancs sont rangés le long des murs et dans le couloir. Déjà des groupes se forment autour de la salle en attendant les premières notes d'un saxo ténor qui, bec à la bouche, fait signe au pianiste pour attaquer.

Ça y est, le bal est commencé et la piste se garnit de couples. « Tiens, voilà un tel, il y a plus de dix ans que je ne l'ai vu. — Celui-là, qui est-ce ? Voyons ! Ah ! oui, ça y est je me rappelle ». Et ça continue. Que de souvenirs me reviennent en voyant tourner ces couples. Je suis jeune, j'ai 18 ans à cette heure où tout est Cempuis. C'est formidable comme la marque de la maison vous reste, et puis il y a cette bonne camaraderie qui est typiquement cempuisienne. Un camarade de la 25 me disait : « Tu ne trouves pas que c'est bien cette fête, il y a une bonne ambiance qui domine. — J'y viens tous les ans et j'ai l'impression de ne pas vieillir. — Je ne voudrais pas la passer, surtout que nous avons un gars de la 25 comme président ». Et de me glisser dans le tuyau de l'oreille : « Il y avait des as dans notre temps ». Mais oui ! mon p'tit Maurice.

L'orchestre continue ses slows, ses tangos, etc. ; musique de danse trop calme à mon goût. Enfin ! ça plaît aux jeunes, le bal est à eux.

Il est 3 heures, voilà René Chaussard : « Je te croyais parti. — Impossible, je n'ai pas dit tout ce que je voulais aux uns et aux autres, alors, je reste ». Il en a tellement à dire, ce nouveau provincial... Il me confie : « Je la regrette ma chorale, tu sais que c'était un délassement (on dit ça) et une grande satisfaction. Je l'aimais bien cette formation ». Pauvre René ! Tu en avais gros sur le cœur et je te comprends !

Voici venir les vendeuses d'enveloppes, toutes sont en piste. « Qui m'appelle ? Qui en veut ? » — Pour 25 francs, pour 25 francs seulement, vous pouvez gagner un moulin à café électrique, une lampe de bureau, des bonbons, du chocolat, des shampooings et même moins ! » En l'espace de deux heures tout a disparu, enveloppes et lots. Il n'y a eu que des gagnants. J'ai vu un ami, sans cheveux ou presque, gagner un shampooing. Un veinard, quoi ! Un autre, gagnant un jeu de cartes, perdre 4 apéritifs en l'étrennant. Encore un autre veinard ; je vous dis qu'il n'y a eu que des gagnants !... Enfin, tout le monde a eu sa part de bonheur, ne serait-ce que l'espoir de gagner en choisissant son enveloppe.

Quoi de plus à vous dire ! Pendant le concert, la salle était pleine. Merci d'être venus si nombreux honorer cette fête bien de « chez nous ». Les couples étaient peut-être un peu moins nombreux que l'année dernière (je vois ça à la valse, ça tournait mieux), mais la joie de se retrouver en famille était toujours là. Lorsque nous avons entendu : « Nous espérons que nous vous avons fait passer une bonne soirée ; bonsoir M'sieurs, dames, le bal est terminé » et les dernières notes de l'orchestre, nous nous sommes quittés en nous promettant de revenir l'année prochaine. Au revoir tout le monde et... une heure après, on s'embrassait pour la ne fois. Ça, c'est cempuisien.

(A.F. dit Bedon).

" CHANSON "

Aimons, d'un cœur plein d'allégresse
Le domaine où nous grandissons
Les témoins de notre jeunesse,
L'O.P., Cempuis, notre maison.

Sensible à toutes les détresses,
Prévost a donné sa maison
Des champs, des vergers, ses richesses,
L'air pur, les fleurs, de frais gazons.

Il voulait que sous ses ombrages
Dans la joie, enfants, nous vivions
Frères, sœurs, ignorants des nuages
Qui courent par de là l'horizon.

Aimons, marqué de sa tendresse,
La demeure où nous grandissons
Le berceau de notre Jeunesse
Cempuis, l'O.P., notre maison.

Plus tard, aux heures difficiles
Nous reverrons notre maison
Les toits gris, le grand ciel tranquille
Des visages que nous aimions.

Si nous savons, dès notre enfance,
Travailler et nous soutenir
Dans l'espoir et sans défaillance,
Allons ! Marchons ! Vers l'avenir.

A. CONTINI

NOS JEUNES CAMARADES " ARTISTES MUSICIENS " A L'HONNEUR

Le dimanche 26 février, l'U.F.O.L.E.A. organisait un grand concours de musique à Beauvais au Lycée Jeanne Hachette et à l'Ecole Normale de jeunes filles.

M. Aubertin eût la bonne idée de mener les meilleurs éléments, de la fanfare, disputer leur chance, parmi 150 concurrents. Les Cempuisiens se sont distingués si on en juge par la liste des récompenses obtenues :

Garçons				Division
AMATA Victor	16 ans	basse	1er Prix	excellence
VINATIER André	17 ans	c/basse	1er Prix	supérieure
HISLER Fernand	11 ans	basse	1er Prix	supérieure
AUGENDRE François	14 ans	bugle	1er Prix	moyenne
KUCHARSKI Jacques	12 ans	trompette	1er Prix	élémentaire
WEBER Gérard	11 ans	cornet	1er Prix	élémentaire

Filles				Division
ANNICK Pestel	15 ans	bugle	2e Prix	supérieure
GREGOIRE Michele	16 ans	cor	2e Prix	supérieure
LOPERT Therese	13 ans	bugle	2e Prix	moyenne
MINEL Monique	11 ans	bugle	2e Prix	moyenne
ESTIVALS Fernande	12 ans	cor	2e Prix	moyenne

Tous nos compliments à M. Aubertin, leur professeur dévoué, et à nos jeunes camarades pour leurs brillants succès. Nous leur rappelons que la fanfare des anciens est en formation et que nous serons heureux de les accueillir au nombre des exécutants.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec peine que notre ami Emile Ingand est décédé, presque subitement, à la suite d'une crise cardiaque, le mardi 13 mars, dans sa 74e année.

Que son épouse, sa fille et son gendre, tout à leur chagrin trouvent, en ces quelques lignes, non seulement une consolation à leur peine, mais les condoléances les plus sincères, les plus émues des membres de l'Association des anciens élèves de l'O.P.

Dès sa sortie en mai 1898 Ingand, possesseur du brevet élémentaire, entra dans les bureaux de la Maison Demange (courroies Scellos), où il fit du reste toute sa carrière pour finir à un poste très élevé, avant de prendre sa retraite il y a quelques années.

Avant la guerre de 1914, Ingand prit avec lui un camarade de pension qui fut tué au début de cette première guerre. Par la suite, plusieurs jeunes camarades entrèrent également comme employés sous sa direction. De cette façon, Ingand mettait à exécution l'esprit de l'article premier de nos statuts qui conseille d'aider et de guider dans la vie nos jeunes frères et sœurs.

Depuis quelques années j'étais en relation épistolaire avec lui et, dans sa dernière lettre datée du 10 mars, lettre toujours écrite d'une écriture fine et régulière, il me disait :

« La présente est un peu en retard, à mon gré. Elle aurait moins tardé si les crises cardiaques et d'angine de poitrine ne m'avaient importuné. J'ai subi deux attaques sérieuses (fin janvier et fin février) qui m'ont fait beaucoup souffrir et m'ont laissé en triste état. J'espère me remonter et avoir un peu de répit avec le retour de la belle saison. »

Et plus loin :

« Après 58 ans de silence, j'ai repris contact, en effet, avec M. Lesprit ce qui est une grande joie, due à ton obligeance dont je te remercie à nouveau. L'article qui doit paraître dans le *Cempuisien* aura toute mon attention, tu peux en être assuré. »

Hélas ! notre ami Ingand n'aura pas eu cette satisfaction, puisque trois jours après avoir écrit cette lettre il nous quittait pour toujours.

Adieu, mon cher ami, ton aimable courrier ne réjouira plus ma retraite, et c'est un grand regret pour moi et pour mon amitié cempuisienne.

M. M.

QUE SONT-ILS DEVENUS

Cette rubrique, toujours si attentivement suivie, avec l'espoir d'y retrouver la trace d'un ami, eut, bien souvent sa place dans notre journal. Après Houreux, notre ami Marande s'y est employé avec la précision et la minutie qui lui sont propres.

Notre jeune Président dont les efforts tendent à donner au *Cempuisien* toute sa valeur, sachant quel lien précieux il représente entre tous les anciens, me prie de reprendre cette rubrique. Le travail ne l'effraie pas : il s'agit de rechercher ce que sont devenus tous les élèves sortis de Cempuis depuis le début de l'œuvre. Et nous en sommes au 75e anniversaire !

J'ai sous les yeux une première liste de quarante-huit noms. Le dernier est sorti l'année de ma naissance. Les traditions compuisiennes perpétuent certains noms, d'autres, qui n'ont jamais donné signe de vie, sont complètement oubliés.

Me référant à d'anciens *"Cempuisien"* aux articles de Houreux et de Marande, faisant appel à nos souvenirs personnels, nous avons pu reprendre ou compléter une petite liste. Pour les « inconnus », j'espère que nos anciens voudront bien, autant qu'il leur sera possible, me faire parvenir les renseignements qu'ils pourraient avoir et je les en remercie à l'avance.

Je sais hélas ! que, bien des fois, l'abréviation fatidique DCD suivra le nom d'un vieux camarade, mais peut-être aurons-nous la chance d'en retrouver plusieurs. Déjà, en feuilletant notre journal, que de chers visages nous viennent... de si loin. Les évoquer est encore une joie : les souvenirs se lèvent avec leur image.

Notre amicale est une grande famille. Les souvenirs, les traditions doivent s'y perpétuer. Les jeunes, dont nous fûmes, aiment à entendre le nom, les histoires de ceux qui les ont précédés.

Et il faut qu'il en soit ainsi pour que tous, jeunes et vieux se sentent unis comme dans une famille où le même lien la tient serrée, solide, agissante.

Sur le plan pratique, il me paraît intéressant de savoir si les connaissances d'un métier acquis à Cempuis ont aidé les femmes à démarrer dans la vie et comment et pourquoi certaines ont pu et su se créer une situation solide. Cela pourrait guider et encourager les jeunes.

1884. DROUILLY Albert, sorti en 1884. Relieur, fait partie du Comité en 1891, dirigeait, avec son fils, un atelier de cartonnage, décédé en novembre 1940.

1885. SAULOU Albin, comptable, décédé le 17 avril 1955 à 85 ans. Bourse.
1885. FLEURY Auguste, employé, décédé en juin 1945 à 75 ans, fit sa carrière à l'Agence Havas. Retraité s'était retiré dans le Midi.

1886. GIROUD Gabriel (voir le Cempuisien de novembre 1945). Instituteur, décédé le 16 septembre 1945. Disciple dévoué, gendre et fils spirituel de Paul Robin a écrit son histoire et celle de Cempuis par la même occasion.

1887. AUDIGNOUX Edouard, agriculteur, décédé en 1930. Représentant de commerce.

1887. MERCIER Jean-Baptiste, fabricant de vélos, puis s'occupe d'autos (patron ou employé ?), décédé.

1887. PALABOT Auguste, employé, décédé. Fonctionnaire (bibliothécaire ?) à l'Hôtel-de-Ville.

1888. GIROUD Francisque, employé, décédé.

1888. DEMOULIN Joseph, employé décédé. Commerçant en Indochine.

1888. NIELLOU Elisa, blanchisseuse, décédée en 1947.

1888. VILCOCQ Eugène, employé. Retraité du P.L.M.

1889. COUARD Rose, ménagère, tenait un restaurant boulevard Rochechouart, décédée.

1889. LELIEVRE Auguste, ébéniste, décédé. Facteur en pianos chez Erard pendant trente ans.

1889. ROCHUT Claude, employé à la R. T. F. Décédé.

1884. HALLOT Alice, décédée le 18 décembre 1955, fut la première trésorière de l'Amicale en mars 1887.

Sachez aussi que les salaires journaliers de nos camarades à cette époque (1884 à 1889) s'échelonnaient entre 2 francs et 10 francs.

Adressez les renseignements à Mme Fouilléron à Ronquerolles-Agnetz (Oise).

Que diriez-vous, mes chers camarades, d'une rubrique « Mes débuts » ?

Chacun y conterait, sur le plan métier, ses étonnements, ses déboires, ses réussites. Les jeunes y trouveraient une raison d'espérer, de persévérer.

Et d'une autre : « Les petits trucs ».

Recettes ou conseils dûment éprouvés. Insuccès pour des essais faits d'après une réclame et qu'un camarade, à la suite pourrait reprendre en s'y prenant mieux. Cuisine, bricolage, couture, tout sera le bienvenu, il faut que notre journal soit vivant.

L. FOUILLERON.

SOYONS PRATIQUES

Comment ne pas se réjouir de toutes les améliorations prévues ou souhaitées en notre chère maison ! Bien des choses y ont vieilli et le modernisme est partout heureusement.

Bravo pour l'atelier de bricolage ! C'est, pour moi, l'occasion de dire ou de redire peut-être combien cela est nécessaire.

Nous sommes, à Cempuis, gâtés, choyés, déchargés de tout souci. Le rêve pour des enfants que la vie menaçait d'une plus rude existence. Mais... il y a toujours un mais et celui-ci est gros de menaces.

Nous sortons à 16 ans, tout neufs et complètement désarmés devant la vie. Pleine d'exigences quand même, avec cette liberté toute neuve qui nous grise et cette outrecuidance de la jeunesse qui ne doute de rien, à qui tout est dû et qui, naturellement, ne pense pas que la somme devoirs est toujours plus grande que celle " droits ".

Nous rentrons dans des foyers où l'inconfort le dispute à la gêne souvent, où l'on besogne durement, où la table n'est pas toujours celle à laquelle nous sommes habitués. Je me souviens de ma déception de ne voir sur la table à l'occasion de Noel aucune des friandises qu'on nous servait à Cempuis à cette occasion. Je savais bien que ma mère n'aurait pu se permettre pareil faste, mais j'avais gros cœur quand même et la gourmandise n'y tenait pas la plus grande place.

D'autre part, qu'apportons nous, à part un solide appétit et l'ignorance totale de la nécessité du travail ? Nous ne sommes bons à rien, avouons-le, à la maison.

Une grand-mère se plaignait à moi de sa petite fille. " Elle ne sait même pas couper du pain ". Mais non, grand-mère, elle ne savait pas couper du pain, ni peut-être laver son linge, ni retailler une jupe vous appartenant pour s'en faire une à elle, ni la cuisine pratique, économique et nourrissante quand même. Et un garçon n'eut pas mieux su remettre une vitre brisée, réparer un petit meuble, réparer la lumière ou un fer électrique. Nous ne savions pas voilà tout. Et pourtant le jeune garçon qui arrive, avec son talent de bricoleur, comme il est le bienvenu chez la mère, la grand-mère, la tante ou les sœurs obligées d'avoir recours à des ouvriers qui souvent se font attendre. On a enfin un homme à la maison. Voilà qui arrondit les angles en attendant l'habitude à reprendre de vivre ensemble.

Donc vive l'atelier de bricolage, avec le minimum de facilités, de place, de gâchis, comme ce sera à la maison où il y aura souvent peu de place et le minimum d'outillage. Enfin du bricolage pratique.

Pour les filles, savoir " pratiquement " la dernière année par exemple coudre et porter, non pas en changeant l'uniforme, mais en essayant, fini la pièce qu'on portera après la sortie : chemisier, jupe, lingerie. Car je connais l'histoire : on a coupé, bâti la combinaison sur les conseils du professeur. On contemple la pièce à plat sur la table et on juge (car on sait tout quand on est jeune) qu'on est pas si grosse que ça et on recoupe à la largeur convenable. Comme l'épaisseur n'a pas été comptée elle se refuse énergiquement à s'y loger. Du temps et de l'argent de perdu. Savoir refaire une robe pour une petite dans une de grande. Une robe qui sera essayée et portée, pas un objet de vitrine.

Puisqu'on parle de refaire les dortoirs des filles, ne pourrait-on y aménager de petites chambres (cela s'était fait autrefois) des petites pièces séparées par des cloisons et closes d'un rideau blanc sur le devant.

Les filles y apprendraient à tenir leur ménage, faisant tout elles mêmes, rideaux, embellissements, entretien des parquets et meubles (chaises ou table de nuit) en n'oubliant pas que trop d'encaustique ne sert à rien, est seulement du gaspillage.

Ma mère se souvenait d'un costume qu'elle avait dû porter au teinturier, après une réception dans la chambre de ma sœur ainée, qui avait trop largement fait les choses en vue de cette visite. Et la chaise collait un peu.

Savoir faire la lessive, dans les règles, sans inonder la cuisine et le repassage sans brûler la nappe. Réparer les vêtements du père ou des frères, laver les bleus de travail.

Savoir organiser un menu en tenant compte du budget familial et en tirer le meilleur parti possible. Elles pourraient, leur part de nourriture leur étant donnée, faire, à tour de rôle, sous la surveillance du cuisinier, bien entendu, pour éviter les plus gros risques, les repas des sortants de l'année, en comprenant bien ce qu'ils coûteraient à Paris. Et si parfois ce n'est pas aussi bon que ce devrait l'être, elle s'habitueraient aux récriminations, quitte à être particulièrement fières d'une réussite, l'émulation aidant.

Pour la nourriture, cela ne crée pas de charges, je pense. Pour la couture on me dira que le tissu est cher. Encore qu'on puisse faire servir des vêtements hors d'usage pour les premiers essais. Mais aussi le tissu peut être une récompense, un cadeau des parents. Les fillettes l'apprécieraient j'en suis sûre.

Et nos garçons et nos filles arriveraient dans leur famille avec un bon bagage de bienvenue, à condition qu'on leur apprenne aussi qu'à Paris les heures sont chères et qu'elles courent vite. Que bien faire un travail est indispensable mais aussi qu'on doit le faire l'œil sur la pendule pour le faire aussi bien la fois suivante, en moins de temps et que le gaspillage n'est pas permis, ni en temps, ni en matières.

L. FOUILLERON.

75e anniversaire DE CEMPUIS

Le 24 mars 1956, le Dr Jean Huet, Président, et les membres du Bureau du Conseil général de la Seine accueillaient dans les salons de l'Hôtel-de-Ville de Paris les anciens élèves de l'Institution Départementale Gabriel Prévost.

A l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de sa fondation l'O.P. était à l'honneur : Ferdinand Buisson avait bien conseillé le vieux philantrope Prévost en lui recommandant pour légataire universel le Département de la Seine.

Après trois quarts de siècle il n'est pas contestable que sa fortune soit bien gérée, que son œuvre continue et que sa volonté scrupuleusement respectée soit une réussite.

Sous les lambris dorés, c'est avec émotion que les « Anciens » écoutèrent la vibrante Marseillaise qui jaillit soudain des cuivres de leurs jeunes camarades et j'ai vu l'étonnement marquer les visages de personnes en service à la Préfecture, pourtant habituées à l'audition de notre hymne national. L'autorité et la conviction de l'interprétation faisaient favorablement augurer de la partie concert qui devait suivre sous la remarquable direction de M. Aubertin, professeur de musique de l'O.P.

Trois allocutions furent prononcées. D'abord, M. le Président du Conseil Général de la Seine assura l'assistance, en termes réconfortants pour l'avenir de notre chère Maison, et l'appui bienveillant de ses collègues, pénétrés de l'intérêt social et humain de l'œuvre cempuisienne.

Puis c'est la minute la plus sympathique pour les anciens élèves : l'attribution de la médaille d'argent du Département, que le Président du Conseil général, le Dr Huet, remet entre les mains de notre ami Roger.

Notre Président, à son tour prend la parole : il remercie le Dr Huet et les membres du Conseil général qui ont l'an dernier augmenté le montant de la subvention allouée à l'Association, souligne le bien fondé de l'intérêt qu'ils veulent bien porter à Cempuis, expose les besoins et les espoirs de tous les Cempuisiens. En l'écoutant, chacun d'entre nous à l'impression que notre grand Président Urban et notre ami dévoué Marcel Marande ont un successeur digne d'eux.

Puis M. Pelletier, Préfet de la Seine prend la parole pour faire connaître que malgré sa récente nomination à ce poste il a déjà pris connaissance du dossier de Cempuis. Sa présence parmi nous et les termes de son discours donnent à penser que l'O.P. compte un ami de plus en la personne de ce haut fonctionnaire qui sût s'attirer en quelques mots la confiance et la sympathie de son auditoire.

Enfin, un buffet magnifiquement décoré et garni permit à chacun d'analyser, dans une cordiale atmosphère de dégustation, les enseignements d'une cérémonie dont la simplicité pourrait et devrait être bénéfique à Cempuis, maison mère, grâce à Gabriel Prévost ; de l'enfance éprouvée du Département de la Seine.

Sans doute ce petit compte-rendu pourrait ainsi s'achever. Permettez cependant au signataire de ces lignes qui franchit les portes de la vieille maison cempuisienne voici plus de quarante ans dans toute l'inconscience de son jeune âge, d'exprimer ici sa reconnaissance au Département de la Seine. Je demande pourtant l'autorisation à mes camarades de souligner brièvement les difficultés présentes à toutes les bonnes volontés compétentes de l'Administration, responsables de la continuité de l'œuvre.

A l'origine, c'était avant la loi de 1882, sous l'impulsion de Paul Robin, son directeur, Cempuis fut une école remarquable. Les pédagogues de nombreux pays venaient s'inspirer de ses disciplines et les carrières des élèves des premières promotions sont un témoignage de la valeur de l'éducation cempuisienne qui semble avoir été alors en avance d'une cinquantaine d'années sur son époque. Il apparaît maintenant semble-t-il, que l'O.P. a trop longtemps vécu sur sa réputation, aussi justement toute méritée qu'elle fût. Un peu éloignée de la capitale, enfermée dans ses hauts murs de brique la question se pose de savoir si les incidences de l'évolution économique et sociale ont eu sur elle les influences indispensables et souhaitables ou si elle n'est pas restée à un stade trop proche de son départ, auquel cas elle aurait maintenant vingt-cinq ans de retard.

S'il en est ainsi, la cérémonie du 24 mars doit redonner à tous espoir et confiance puisque l'autorité de tutelle paraît vouloir prendre en considération l'Association des Anciens Elèves. En la personne de son Président actuel l'Administration est assurée de trouver un conseiller autorisé capable de l'orienter scrupuleusement dans le respect des dernières volontés de Gabriel Prévost : recueillir des enfants orphelins du Département de la Seine, en faire des hommes capables de se frayer un chemin utile dans la vie, respectueux des institutions qui ont permis l'épanouissement de leur personnalité et soucieux de parachever son œuvre en aidant les jeunes « sortants » de l'Institution Départementale Gabriel Prévost laquelle malgré son titre officiel, doit rester l'Orphelinat Prévost, notre O.P.

R. CHAUSSARD.

Le Dimanche 24 juin à Châtenay-Malabry la fanfare de l'O. P.
donnera un concert au profit de la caisse des Écoles de Châtenay.
Cempuisiens, vous êtes invités à venir nombreux applaudir nos jeunes camarades.



Sur notre photo, à droite et de dos, M. le Préfet de la Seine écoute avec beaucoup d'intérêt la fanfare de l'O. P. exécuter " La Cempuisienne " au cours de la cérémonie du 75e anniversaire de la fondation de l'œuvre de Cempuis organisée dans les salons de l'Hôtel-de-Ville par le Conseil Général de la Seine.

Photo G. Géniole

La marche "La Cempuisienne" a été enregistrée.
Si vous désirez posséder ce disque souvenir, renseignez-vous auprès de M. AUBERTIN, professeur de musique à l'I. D. G. P.

Imprimé par les Elèves du C. C. I. du Livre, 5, rue Madame - Paris-6e